

# Foudres et lumières contemporaines : l'ennemi dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais

EVA PICH PONCE  
Universitat de València, España

## Résumé

Dans le cycle romanesque inauguré par *Soifs* (1995), *Dans la foudre et la lumière* (2001) et *Augustino et le chœur de la destruction* (2005) Marie-Claire Blais présente la diversité d'un monde marqué par la violence et l'antagonisme. Le mal est omniprésent, mais l'ennemi qui le provoque n'est plus un adversaire facilement identifiable. Il prend, au contraire, des formes multiples. Cette étude vise à analyser, à travers les romans contemporains de l'auteure, la réflexion que réalise Marie-Claire Blais sur les notions d'ennemi et de différence. Nous examinerons comment ces textes mettent en question les valeurs destructrices de la société et comment l'ennemi devient à la fois un être proche et une entité intangible et incontrôlable.

Mots clé : Marie-Claire Blais, antagonisme, altérité, littérature québécoise.

## Abstract

In the narrative cycle inaugurated by *Soifs* (1995), *Dans la foudre et la lumière* (2001) and *Augustino et le chœur de la destruction* (2005) Marie-Claire Blais highlights the diversity of a world characterized by violence and antagonism. Evil is omnipresent, but the enemy who arouses it is no longer an easily identifiable adversary. On the contrary, he takes multiple shapes. This study aims to analyze the notions of enemy and difference, as they appear in Marie-Claire Blais' contemporary works. I will examine how these texts question the destructive values of society, and how the enemy's figure can be embodied by someone close to the characters or, on the contrary, by an intangible and uncontrollable entity.

Keywords: Marie-Claire Blais, antagonism, alterity, quebec Literature.

## 1. Introduction

La question de l'identité et de l'altérité est fondamentale dans la littérature québécoise. Selon Hans-Jürgen Lüsebrink, « le rapport dialectique entre identité collective et perception de l'Autre représente une des composantes essentielles du

discours littéraire et culturel » contemporain<sup>1</sup>. Dans les romans québécois des années soixante, notamment dans ceux du mouvement Parti Prix, le concept d'ennemi était étroitement associé à la notion d'altérité, qui était incarnée dans la figure du personnage anglophone. L'identité oscillait, selon Simon Harel, entre la haine de soi et la haine de l'Autre<sup>2</sup>. Marie-Claire Blais est l'une des auteures les plus importantes de la littérature québécoise et du panorama littéraire contemporain. Dans ses romans des années soixante, l'oscillation identitaire dont parle Harel était présente : elle n'était pas provoquée (directement) par une question coloniale, mais par l'obscurantisme, les préjugés et les traditions qui empêchaient l'épanouissement individuel. Dans des textes comme *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965) ou *Manuscrits de Pauline Archange* (1968), l'ennemi était ainsi constitué par les institutions de l'ordre, la famille, l'Église, l'État. Les divers lieux de pouvoir que les protagonistes traversaient étaient marqués par un caractère répressif et autoritaire. L'incompréhension des adultes, les punitions, la brutalité, l'analphabétisme, le manque de liberté caractérisaient l'univers de ces romans et conditionnaient l'identité des personnages.

La société fermée des années précédant la Révolution Tranquille a été transformée, peu à peu, par les réformes économiques et sociales, par les mouvements migratoires et par une ouverture sur le monde qui a modifié considérablement le panorama culturel. Désormais la question identitaire a dû prendre en considération des notions comme la pluralité linguistique et culturelle, le métissage. L'antagonisme traditionnel des identités francophone et anglophone ne peut plus ignorer la réalité d'une multiculturalité qui fait du Québec, et notamment de Montréal, un véritable carrefour culturel. Comme le souligne Janet Paterson, il y a deux étapes dans la représentation littéraire de l'Autre dans la littérature québécoise :

La première, qui s'étend jusqu'à la fin des années 1970, insiste sur un système binaire opposant le Nous et l'Autre. Dans la deuxième, qui commence à partir des années 1980, la mise en discours de l'altérité est plus complexe étant donnée l'intervention de concepts comme le métissage ou l'hétérogénéité : l'Autre et le même deviennent multiples, hybrides, pluriels et souvent indéterminés<sup>3</sup>.

Dans les romans de Marie-Claire Blais, l'individuel ne peut pas être pensé en dehors du collectif et l'identité du sujet est profondément marquée par la réalité qui entoure les personnages. Cette réalité, qui se réduit au cadre familial dans ses premiers romans, s'élargit progressivement jusqu'à atteindre des dimensions mondiales. Le

<sup>1</sup> Lüsebrink, H.-J., « La perception de l'autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », *Tangence*, n° 51 (mai), 1996, p. 51.

<sup>2</sup> Harel, S., *Le voleur de parcours : Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, 1989, p. 147.

<sup>3</sup> Paterson, J., *Figures de l'Autre dans le Roman Québécois*, Québec, Éditions Nota Bene, 2004, pp. 107-108.

Québec fermé sur lui-même qui apparaît dans ses premiers textes est abandonné dans les derniers romans de l'auteure au profit d'un microcosme insulaire, une île du Golfe du Mexique qui devient le reflet d'un monde multiple, marqué par la violence et le chaos, et qui constitue le cadre central de la série romanesque constituée par *Soifs* (1995) ; *Dans la foudre et la lumière* (2001) ; *Augustino ou le chœur de la destruction* (2005) ; *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments* (2008), et *Mai au bal des prédateurs* (2010). Si dans les premiers romans de Marie-Claire Blais l'univers restreint que connaissent les personnages est brutal, dans ces œuvres postérieures les atrocités prennent une dimension mondiale : celle d'un XX<sup>e</sup> siècle marqué par le génocide, la guerre, la famine, et la violence. Cette série constitue une fresque, qui évoque les images d'horreur du XX<sup>e</sup> siècle et du siècle naissant. L'île du Golfe du Mexique, où se situe l'histoire, et où se rencontrent des personnages venus d'endroits différents, devient le symbole de tout un univers déchiré.

Cet article vise à étudier la réflexion que mène Marie-Claire Blais sur la notion d'ennemi dans les trois premiers romans de la série : *Soifs* (1995), *Dans la foudre et la lumière* (2001) et *Augustino ou le chœur de la destruction* (2005). Nous analyserons jusqu'à quel point les valeurs de la société que nous présentent les romans alimentent la haine et le mal. Le concept d'ennemi devient problématique dans un univers où la violence est omniprésente et où la méfiance surgit au sein d'un même groupe. Nous observerons comment l'ennemi devient alors une entité intangible, inidentifiable, une menace cosmique susceptible d'anéantir toute vie. Finalement, nous examinerons comment le corps de l'homme lui-même se transforme en son ennemi le plus terrible, conditionnant inévitablement l'individu à travers la vieillesse, la maladie et finalement la mort. Des lueurs d'espoir apparaissent cependant, car dans les romans de Marie-Claire Blais la foudre et la lumière se juxtaposent, cohabitent et témoignent de la vision du monde particulière de l'auteure.

## 2. Un antagonisme généralisé

*Soifs*, *Dans la foudre et la lumière* et *Augustino ou le chœur de la destruction* constituent le début d'une série de volumes qui situent l'action principalement dans une île du Golfe du Mexique, qui n'est pas sans rappeler l'île de Key West où habite Marie-Claire Blais. Dans les différents volumes, on retrouve les mêmes personnages, qui grandissent. Certains, comme Jacques ou Jean-Mathieu, meurent. D'autres, comme Vincent, Mai et plus tard Rebecca, naissent. À travers cette œuvre, Marie-Claire Blais réalise une véritable *Comédie Humaine* du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle. Ces romans, dont le premier volume s'ouvre sur une citation de *The Waves* de Virginia Woolf, nous font pénétrer dans la vie psychique des personnages à travers un système de monologues narrativisés. Comme le souligne Dorrit Cohn, le *monologue narrativisé* se caractérise par l'utilisation de la troisième personne : le temps grammatical est celui de la narration,

mais il reproduit les paroles du discours mental propre au personnage<sup>4</sup>. Les trois textes de Blais sont constitués par un long paragraphe qui nous présente plus d'une trentaine de focalisateurs. Des dizaines de voix subjectives se juxtaposent et rendent compte de la diversité d'un monde marqué par l'antagonisme et l'intolérance. Un dialogue textuel s'installe entre les différentes consciences narratives. Les romans reproduisent l'expression mentale des personnages et la soumettent à la syntaxe du narrateur hétérodiégétique qui donne la cohérence au récit. Les répétitions, la thématique et les images qui reviennent dans les pensées des différents personnages, renforcent l'homogénéité du texte malgré la diversité des instances focalisatrices qui le caractérisent.

À travers ces techniques structurales, les romans introduisent des personnages d'origines diverses qui sont tous unis par le tissu narratif, par leurs pensées. Il s'agit de figures romanesques plurielles, de classe sociale, origine, ou croyances différentes. Bien que le discours indirect libre suggère une profondeur de pensée et une complexité des personnages, les figures romanesques sont en tant que telles assez simples et se réduisent souvent à certaines positions, certaines phrases qui se répètent et surtout à certaines étiquettes qui en font, en quelque sorte, des stéréotypes : « Mère », « le professeur », « le pasteur », « le juge ». Cette stratégie qui réduit les personnages à des catégories permet de souligner les différents secteurs qui composent la société et qui se trouvent réunis au sein de l'île. Face à « Mère », une femme riche de l'élite blanche, se trouve « Mama », qui est noire et pauvre. Face à « Charles », un intellectuel âgé, apparaît « Carlos », le fils de Mama, un enfant délinquant qui finit en prison. De cette manière, les romans mettent en évidence les différences qui séparent les personnages. L'île où se situe l'action apparaît comme une terre d'accueil, dans laquelle les immigrés, les classes pauvres et les classes aisées cohabitent. Les classes moins favorisées sont composées notamment de noirs, issus de l'esclavage, et d'immigrés arrivés en radeaux sur les plages. Face à l'île paradisiaque, constituée par la nature exubérante et les lieux d'oisiveté, apparaît l'autre réalité qui caractérise cet espace : celle des vagabonds qui dorment sur les trottoirs, celle des corps des naufragés qui se répandent sur les plages, celle des « résidences où il était interdit aux Noirs de marcher »<sup>5</sup> et celle des « plages réservées » (SF 248). Les « rues élégantes près du port » (SF 115) s'opposent aux rues pauvres, comme la rue Bahama qui a « les trottoirs fendillés » (SF 44). Nathalie Roy, dans son analyse du roman *Soifs*, a bien montré la polarisation de l'espace qui caractérise ce roman, et jusqu'à quel point l'île, en tant que terre d'accueil, est à la fois un refuge et une prison<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Cohn, D., *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981, pp. 27-28.

<sup>5</sup> Blais, M.-C., *Soifs* (1995), Paris, Éditions du Seuil, 1996. Dorénavant, les références à ce roman et à cette édition se feront entre parenthèses à travers la désignation SF suivie du numéro de page.

<sup>6</sup> Roy, N., « La caractérisation de l'espace dans *Soifs* : considérations sur les valeurs mythiques du décor romanesque », in Ricouart, J. & Dufault, R. (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2008, pp. 90-107.

Les différences sociales conduisent souvent à un antagonisme profond. L'île devient l'endroit de l'intolérance, de la ségrégation. Cette intolérance, présente le long du roman, se perçoit clairement à travers le personnage de la Folle du Sentier :

[...] chacune de ces maisons, chacun de ces sentiers, de ces rues, voyez, monsieur, je peux les acheter; et la ville sera nettoyée enfin de tous ces jeunes, de ses Juifs et de ses Chinois, je peux tout acheter, j'ai quatre voitures et deux chauffeurs dans ma résidence aux vingt-deux pièces [...] (SF 229).

L'altérité qui est à la source de cet antagonisme est basée sur des facteurs comme la classe sociale, l'âge, la religion, la nationalité, la couleur de la peau, l'orientation sexuelle. Certains personnages, comme l'infirmière, affirment ouvertement leurs opinions racistes :

[...] vous recevez trop d'activistes noirs dans votre maison, disait à Daniel l'infirmière que Mélanie avait consultée pour les maux d'oreille d'Augustino [...] pourquoi les accueillez-vous, Marie-Sylvie, Julio, des réfugiés, n'est-ce pas, ces radeaux qui échouent sur nos plages, qu'on les retourne à la mer [...] (SF 111).

Si les noirs et les réfugiés sont les proies des injures et de la violence des classes aisées, éminemment blanches, la violence intra-ethnique est aussi fréquente. Le groupe des « Mauvais Nègres » menacent et brutalisent Carlos. Julio est battu par des Cubains sur la plage. Au sein d'une même communauté, les bandes rivales s'affrontent. Cette « guerre des gangs »<sup>7</sup> transforme l'ennemi en un être proche, duquel on tient toutefois à se distinguer. Mama parle des « Mauvais Nègres », face auxquels existeraient implicitement les « Bons Nègres » dont feraient partie Carlos et sa famille.

La violence surgit même entre amis : Carlos tire un coup de fusil sur Lazaro. « Carlos, Lazaro, avaient été d'inséparables amis » (FL 27), mais dans une société où la violence est omniprésente, elle devient pour ces jeunes un simple passe-temps aux conséquences dramatiques. L'image d'un enfant noir de cinq ans ayant un fusil à la main est en ce sens extrêmement significative (FL 169). La violence semble engendrer la violence. Les générations adultes qui avaient cultivé la brutalité deviennent alors elles-mêmes les victimes de la génération suivante : des vieillards, dans *Soifs*, sont ainsi abandonnés dans un navire par le « jeune équipage cynique, cruel » (SF 241). Les massacres dans les écoles sont perpétrés par des enfants tous les jours : l'un de ces assassins a seulement onze ans (FL 131). L'ennemi devient alors un fils, un voisin, un ami, ou un homme rencontré dans un casino, comme celui qui viole Renata dans

<sup>7</sup> Blais, M.-C., *Dans la Foudre et la Lumière* (2001), Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 15. Dorénavant les références à ce roman et à cette édition se feront entre parenthèses à travers la désignation FL suivie du numéro de page.

*Soifs*, et qui est accablé par les injustices sociales. La main qui était hier « caressante » peut devenir un « poing agressif » (FL 13). Les abus et la cruauté entraînent une violence aiguë qui prend dans le texte la forme d'une brutalité réelle ou hypothétique. Mélanie songe au jour où la communauté noire se vengerait des offenses subies : « serait-ce demain, ce soir, que les descendants de Sylvester, de Sarah, sortis des bois, demanderaient à leur tour, avec le fouet et la corde, justice, réparation » (SF 169).

Blais présente un monde caractérisé par une crise universelle de valeurs, dans lequel le manque de tolérance et la brutalité sont visibles. Le regard du chauffeur arabe dénonce les injustices sociales et raciales :

[...] les yeux du chauffeur ne semblaient-ils pas dire à Claude, même sang, même eau, ne sommes-nous pas tous mortels [...] ils tuent nos enfants, nous chassent de nos mosquées où nous sommes en prière, trop de bruit, disent-ils, trop de bruit, nous faisons trop de bruit avec les larmes de nos enfants et nos prières [...] (SF 85).

Les femmes aussi sont les proies de nombreux crimes et d'injustices constantes. Elles sont « violées », « éventrées », « torturées », « maltraitées », « tuées », « battues », « attachées », « exécutées ». Victimes du viol, de la prostitution, du racisme, du sexisme, femmes et enfants sont ceux qui souffrent et luttent le plus le long des différents volumes romanesques. Les personnages ont une 'soif' de justice, de vengeance, de rédemption. Carlos, à travers la boxe et les vols, se venge de manière symbolique des blancs, du racisme et de la misère dans laquelle il habite. Beaucoup des délinquants qui sont présentés dans ces romans sont des adolescents, de toutes les classes sociales, familiarisés avec la violence depuis leur plus jeune âge, ou des femmes qui ont été elles-mêmes victimes de la violence antérieurement. En évoquant un contexte social qui incite à commettre des crimes, la narration transforme la culpabilité individuelle en collective.

Les prisons sont remplies, et le nombre des condamnés « croît tous les jours » (FL 26). Or, la répression judiciaire semble accroître les délits : des trafiquants essayent même de détruire la maison du juge. Ces romans réfléchissent sur les différentes formes de répression institutionnelles et sur la manière d'agir de celles-ci. Ils mettent en question l'utilité du système pénitentiaire. Plus que défendre l'innocence ou la culpabilité de ces criminels, la question que posent ces textes est celle de l'intensité du châtiment qui doit être appliqué. Le débat sur la peine de mort apparaît dans les différents volumes et il met en relief les dangers d'un système judiciaire répressif et faillible. Dans *Soifs*, Renata pense à l'innocence possible du condamné à mort du Texas, qui sera d'ailleurs démontrée dans le volume suivant. La rigidité et le racisme de la justice sont évidents :

[...] ainsi, n'allions-nous pas vers une massive extermination de la jeunesse, et n'y

aurait-il pas, pour quelques délits sans gravité, de plus en plus de condamnés, comme cet innocent condamné du Texas, ils seraient noirs, hispaniques, chinois, peu seraient issus de la classe moyenne blanche, aucun ne serait riche [...] (SF 259).

Les juges condamnent des innocents mais ils n'hésitent pas à laisser en liberté les violeurs de petites filles, en accusant ces dernières de souffrir de troubles mentaux (SF 103). Le système judiciaire est à l'origine d'injustices et de crimes qui transforment les juges en bourreaux. Le racisme, la violence, les injustices sociales, la misère sont présents dans l'île mais aussi dans d'autres parties du monde. En mettant en relation les fléaux des différents continents et de différents moments historiques, ces romans présentent une menace qui va plus loin que le simple antagonisme entre certains groupes ou individus et il suggère les conséquences dramatiques que peut avoir cette haine généralisée.

### 3. Une menace intangible

Les romans font référence aux bébés squelettiques de Baidoa, qui ont « les yeux dévorés par les mouches » (SF 147), à la malnutrition dans un village de Corée du Nord, qui en un jour a arraché la vie à « quarante enfants de moins de deux ans » (FL 160), aux assassinats des Panthères Noires à New York, aux skinheads qui rejoignent de plus en plus le groupe du Ku Klux Klan, aux enfants-soldats d'Angola, du Cambodge, qui perpétuent, malgré leur jeune âge, la guerre des adultes. La mère de Lazaro a fui la cruauté, le sexisme et le terrorisme commis par les hommes de sa famille, en Égypte :

[...] les cousins, les oncles de Lazaro, allaient mourir en martyrs, disait sa mère, militants terroristes, ces cousins, ces oncles avaient attaqué des innocents dans des temples [...] ils dévastaient les temples de Louksor, assassinaient les touristes et juraient de verser plus de sang encore [...] (FL 28).

Les textes évoquent aussi les crimes du passé pour insister sur la barbarie humaine et sa continuation : le nazisme, l'esclavage, les bombes nucléaires, les guerres du XX<sup>e</sup> siècle. Cette violence intemporelle et internationale revient dans les pensées des différentes consciences narratives. Le texte oppose aux conflits de la Seconde Guerre Mondiale, les fléaux d'un temps plus contemporain aux personnages, qui serait caractérisé par les « guerres spontanées », les « exodes écologiques » (SF 165). C'est un monde « où chacun peut être vite éliminé » (FL 194). La méfiance envers l'Autre, devient nécessaire. Ainsi :

[...] le capitaine ne dormait jamais sans un revolver sous son oreiller, on ne sait jamais, disait-il, l'arrivée de quelque ennemi invincible dans l'archipel, une barque de vagabonds dans les mangroves, un officier des mœurs déguisé en pêcheur, quelque détective en

civil qui décide de balayer les côtes, les marinas, d'une invasion, la nuit, il faut se méfier de tous, être prudent [...] (FL 123).

Les « prédateurs » sont partout. Comme le souligne Gilbert Durand, « c'est le loup qui, pour l'imagination occidentale, est l'animal féroce par excellence »<sup>8</sup>. Dans *Soifs*, les « crocs des Mauvais Nègres » (SF 75) incarnent cette figure angoissante. Ces personnages sont associés à des loups qui battent Carlos « sous la lune » (SF 81). Les hommes avec qui Vénus exerce la prostitution lui infligent aussi « la morsure de leurs dents sur sa peau, sous la robe transparente » (SF 98). Même, plus tard, dans sa maison, Vénus se sentira guettée et menacée par un homme, Richard : ce « prédateur, n'était-il pas dans le jardin, autour de la maison » (FL 196). Nous n'avons qu'à songer au titre d'un autre volume de la série, *Mai au bal des prédateurs*, pour observer l'importance de cette image dans l'univers blaisien.

Le mal est omniprésent. L'ennemi qui le provoque n'est souvent plus un adversaire identifiable et tangible. Il prend, au contraire, des formes multiples sous lesquelles se cache souvent une intolérance généralisée. La figure de l'ombre est celle qui représente le mieux cet ennemi menaçant et impalpable. L'Ombre est caractérisée par sa « clameur », sa « voix sinistre » (SF 111), sa « main de fer » (SF 129). Il s'agit d'un « spectre coiffé d'une cagoule » (SF 127). L'Ombre, perçue par de nombreux personnages, prend différentes incarnations : « c'était ce souvenir du passé de Mama, ce sang qu'elle voyait partout » ; « cette Ombre, n'était-elle pas celle du Shérif, les ombres redoutables de ses amis [...] fantômes à cagoule qui hantaient jadis les marécages des bois, décimant le Noir » (SF 128) ; ou bien ce serait l'ombre du frère de Marie-Sylvie de la Toussaint, devenu à son tour un meurtrier. Cette image englobe les souvenirs, les peurs, les menaces qui ont marqué ou qui marquent encore les différents personnages. La cagoule rend l'Ombre anonyme : si elle la rapproche du Ku Klux Klan, elle permet également de l'identifier à une violence universelle, innommable. Les figures romanesques imaginent que cette ombre qui « frôl[e] la clôture » envahit tout le territoire : « ces ombres grimpaient aux murs de la maison, vers la chambre où dormait Vincent » (SF 191) ; « l'Ombre s'étendait partout sous le ciel cuisant » (SF 128). C'est l'ombre du passé qui revient, l'ombre du futur qui s'annonce : « ces fils de l'Ombre au visage cramoyé sous une cagoule, néophytes de la haine, du racisme, combien ils eussent aimé lancer des pierres sur les jambes sveltes de Samuel » (SF 212-213).

Le Ku Klux Klan parcourt les rues, brûle les maisons. Il est associé au pouvoir policier et à la domination blanche. Ses membres sont souvent des gens réputés de la ville :

[...] ils avaient formé un cercle au bout de la rue et chantaient, écoutez bien, citoyens,

<sup>8</sup> Durand, G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 91.



nous les lyncherons tous, il n'en restera plus un seul, on ne voyait pas leurs yeux ni leurs visages sous leurs capuchons pointus, bien dissimulés sous leurs robes blanches striées de bandes noires, on ne les voyait pas, qu'ils fussent de bons pères de famille ou de braves citoyens, Carlos n'eût pas reconnu parmi eux l'épicier de sa rue [...] (SF 75).

Ce groupe du passé devient dans le texte une entité spectrale qui évoque les horreurs du passé tout en insistant sur l'actualité de ce racisme et de cette violence. Certains personnages affirment que les « Blancs Cavaliers de L'Apocalypse » sont de retour. Si cette appellation désigne les membres du Ku Klux Klan, elle fait aussi référence aux Cavaliers bibliques. Dans le texte blaisien, la présence des fléaux internationaux rapproche l'humanité de l'apocalypse incarnée par ces figures qui selon la Bible chevaucheront avant la fin du monde. La notion d'avenir est chargée d'un pessimisme flagrant. Les textes suggèrent des scènes apocalyptiques, la fin du monde qui approche ainsi que l'extermination de l'humanité par l'homme lui-même, par ses crimes sociaux et écologiques. Dans *la foudre et la lumière*, la narration nous transmet les pensées probables d'Anne Frank : « ne serons-nous pas tous détruits par cette foudre, cette décharge que pour l'instant nous entendons à peine » (FL 181). Cette foudre, qui donne son titre au roman, montre jusqu'à quel point la notion d'ennemi acquiert dans ces textes une dimension cosmique. La menace peut provenir aussi bien d'un ami, d'un parent, d'un voisin, qu'être constituée par une force supérieure, indomptable. D'ailleurs, les incendies et les déluges reviennent dans les pensées des différents personnages et suggèrent une menace qui anéantirait toute vie. À l'aube du nouveau siècle, l'univers est marqué par la contamination, la violence et la menace nucléaire. L'image du « nuage de fumée [qui] se dégag[e] » du ciel (SF 146) revient dans les romans, où même le fait de se brosser les dents ou d'aller à l'école devient absurde étant donné l'incertitude quant à l'existence d'un avenir :

[...] mais qu'avait donc raconté Augustino, ce matin-là, papa, maman, ne reviendraient plus, ce feu dans le ciel, cette odeur de poussière calcinée que l'on respirait dans les rues [...] un homme à la télévision avait dit qu'à l'avenir il était inutile de se brosser les dents avant de partir pour la maternelle ou l'école [...] en cet obscur matin de janvier, son fils Augustino qui avait quatre ans lui avait demandé si c'était aujourd'hui qu'ils allaient tous mourir (SF 64-65).

#### 4. Le corps, la vieillesse, la mort

Si la violence extérieure est généralisée, le corps lui-même devient le pire ennemi de l'homme dans les romans blaisiens. Espace qui permet de savourer les plaisirs qu'offre la vie, il est aussi le lieu de la maladie, de la vieillesse et de la mort. Ces romans, et notamment *Soifs*, revendiquent tout un monde de sensations. Ils mettent en relief la sensualité, la beauté de la vie. L'île est un espace où l'on naît, où l'on peut trouver une certaine joie de vivre au sein d'une nature luxuriante. La naissance de Vincent est à

l'origine d'une fête. Cet espace sensuel est aussi l'endroit où l'on meurt, un espace choisi par le mourant pour faire ses adieux au monde. Jacques revient dans l'île pour y vivre ses dernières heures. Malgré sa maladie, ce personnage affirme sa condition de vivant « car, pensait Jacques, il y avait encore de l'huile, du feu, de la lumière dans la lampe, et il en était sûr » (SF 56). Renata, opérée d'une tumeur, veut savourer les plaisirs de la vie, comme les cigarettes ou les rapports sexuels. Elle ne peut s'empêcher de fumer, de « s'emparer de ce qui lui paraissait sa seule immortalité sur la terre, celle de tous ses plaisirs marqués par une même régénération exquise et affolante » (SF 40). Si Renata fume à l'hôpital ce qu'elle croit qui va être sa dernière cigarette, Jacques, malgré l'état avancé de sa maladie, cherche à satisfaire ses désirs sexuels à travers la masturbation. Pour ces deux personnages, ces plaisirs constituent les bienfaits de la vie qu'ils veulent saisir lors de ces moments ultimes. Ce sont cependant des plaisirs meurtriers qui sont à la base même de leur maladie : Renata doit se faire extirper un poumon et Jacques meurt à cause du Sida. Le tee-shirt de Tanjou qui présente le dessin de plusieurs squelettes dans différentes positions amoureuses devient le reflet de cette maladie et de cet « amour traversé de radiations mortelles en notre temps » (SF 91).

Le plaisir apparaît comme une nécessité vitale, telle cette soif qui caractérise les personnages et qui donne titre au premier roman. Soif réelle de celui qui ne peut pas boire, soif symbolique de celui qui est privé de certains plaisirs et des bienfaits de la vie, cette image qui évoque à la fois un besoin et un manque met en relief la menace de la mort qui hante le genre humain : « au contact de la soif, lorsqu'elle était présente dans les vies, tous les êtres vivants tremblaient, ils comprenaient combien ils étaient mortels, c'était la frayeur pour les uns et les autres » (SF 213).

La vie et la mort, les maladies et les naissances, sont juxtaposées dans les textes. Même la naissance est menacée par la mort et le souffle de Vincent, marqué par une maladie qui n'a « pas de remède » (SF 112), devient le symbole de la fragilité de l'être humain. Pour certains personnages, le Purgatoire et surtout l'Enfer apparaissent avec l'arrivée de la vieillesse et avec la prise de conscience de la proximité de la mort. Le Paradis est sur la terre et dans les souvenirs de la jeunesse disparue : « N'était-ce pas étonnant que ce qui avait été un paradis devînt avec les susceptibilités et les intolérances de l'âge un purgatoire ? » (SF 170), se demande Charles. Ce personnage se sent dans un Purgatoire symbolique, dans une étape de transition entre la jeunesse perdue et la mort inévitable. Cette dernière apparaît comme l'enfer qui menace d'emporter progressivement tous les poètes. Au-delà de la vie s'étend un monde inconnu, éternel qui, dans l'imaginaire des personnages, prend la forme d'« un pays des ombres » (SF 266). Nous retrouvons encore une fois cette image si significative de l'ombre qui évoque ce qui est inconnu, inquiétant. Les chansons de Samuel et Vénus évoquent la joie de vivre : *Easy, Easy Living ; Que ma joie demeure*. Ces chants à la vie mettent en évidence, à travers des voix jeunes, une volonté de vivre l'instant présent, dans toute

sa plénitude. *Soifs* et les autres volumes qui composent la série romanesque reflètent le passage de la vie, les naissances et les morts qui se succèdent. À travers leur continuité, ces œuvres reproduisent le passage des générations, le mouvement dynamique de la vie.

## 5. Conclusion

Dans le cycle romanesque inauguré par *Soifs*, Marie-Claire Blais présente la diversité d'un monde marqué par la violence et l'antagonisme. Son écriture témoigne d'une préoccupation constante envers les grandes questions de notre époque, et notamment envers l'évolution de l'être humain dans un univers où la violence est omniprésente. L'ennemi qui la provoque n'est plus identifiable. Il croît au sein d'un même groupe. Il est à la fois proche et lointain. La notion d'ennemi elle-même devient problématique dans un monde où la société a perdu ses repères et les valeurs humaines fondamentales. Toutefois, si le mal est partout, les figures qui luttent pour la justice et la paix sont aussi nombreuses. Pour certains personnages, l'espoir et la sainteté résident dans l'humanité elle-même. Caroline se demande : « si Dieu eût existé, eût-il pu agir avec plus de sympathie, d'empathie, que ces deux hommes impuissants devant la douleur d'autrui » (*SF* 264). La solidarité de nombreux personnages témoigne de cette sainteté humaine : Renata essaye de défendre la condition féminine à travers son métier d'avocate et elle s'oppose à la peine de mort ; Mélanie est une activiste politique engagée qui dénonce le long de la série la situation des femmes et l'esclavage ; Jenny part au Tiers Monde pour participer à des missions humanitaires ; Caridad défend le pardon face à la vengeance destructrice. La solidarité constitue une manière de lutter contre les fléaux du monde dans un univers qui semble être oublié par une quelconque divinité. Les textes insistent sur les responsabilités de la condition humaine, sur l'importance de son action qui seule peut sauver le monde de sa fin. Comme le souligne Karen L. Gould, l'œuvre de Blais souligne l'importance de « reconnaître l'angoisse des innocents, pardonner le mal, rendre possible une rédemption provenant des êtres humains »<sup>9</sup>. La mobilisation humanitaire de nombreux personnages témoigne de la volonté de ces derniers de revendiquer de nouvelles valeurs sociales. Le bien et le mal s'affrontent de manière symbolique dans ces romans qui sans être complètement manichéens dévoilent une violence universelle combattue par l'action de certains personnages qui laissent entrevoir malgré tout une certaine lueur d'espoir.

D'autre part, la structure même de la narration permet de tisser des contrastes mais aussi des similitudes entre les personnages. Les romans opposent la jeunesse à

<sup>9</sup> Gould, K., « La Nostalgie Postmoderne : Marie-Claire Blais, Dante et la relecture littéraire dans *Soifs* », *Études Littéraires*, 31, n° 2, 1999, p. 81.

la vieillesse, la pauvreté à la richesse, le noir au blanc, le tolérant et solidaire à l'intolérant. Toutefois, le discours indirect libre nous permet de retrouver les mêmes peurs, les mêmes désirs chez les différents personnages. Il nous montre jusqu'à quel point ils partagent tous une même souffrance humaine et ils sont frappés, comme le souligne Michel Biron, « d'une même soif ontologique »<sup>10</sup>. Marie-Claire Blais a souligné dans une entrevue l'importance des techniques narratives qu'elle utilise dans ses romans pour l'évocation de ces personnages qui forment un « chœur de l'humanité » :

Les personnages sont tous reliés par leurs voix. Mais c'est surtout l'idée qui indique que les sentiments s'entrechoquent pour produire le son vibrant de plusieurs personnes que nous ne pouvons pas entendre. [...] C'est comme un chœur. Dans un chœur, il y a toutes sortes de voix et, dans le chœur de l'humanité, vous avez des voix, des voix réprimées, et tout à coup, si on pouvait les entendre chanter ou parler, on pourrait entendre des choses qu'on ne peut pas entendre quand on n'écoute pas<sup>11</sup>.

Au-delà des ténèbres que parcourent les personnages, une certaine lumière se dévoile, marquée par l'apparition d'une certaine tendresse. Si le monde devient chaotique et cauchemardesque, certains personnages deviennent eux aussi plus forts, plus lucides, et déterminés à dénoncer la cruauté qui les entoure et à amorcer une attitude solidaire. Les romans blaisiens ont souvent été critiqués pour leur noirceur, mais ces critiques ont oublié de voir la lumière qui s'en dégageait et l'espoir qu'ils évoquent. Marie-Claire Blais a toujours manifesté sa volonté de présenter dans ses romans ces deux contraires :

[...] nos livres contiennent généralement cet équilibre entre la part de l'ombre et celle de la lumière. Un lecteur peu attentif ne perçoit pas tout de suite ce contrebalancement et ne lira que noirceur là où la lumière est toujours dans une œuvre littéraire proportionnée à la nuit<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> Biron, M., « La Fête des Sens », *Voix et Images*, n° 62, 1996, p. 385.

<sup>11</sup> Ricouart, J., « Poète et politique : entretien avec Marie-Claire Blais », in Ricouart, J. ; Dufault, R. (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2008, p. 27.

<sup>12</sup> Blais, M.-C., *Écrire des rencontres humaines*, Québec, Éditions Trois-Pistoles, 2002, p. 25.

## Bibliographie

- Biron, M., « La Fête des Sens », *Voix et Images*, n° 62, pp. 384-387.
- Blais, M.-C., *Une Saison dans la Vie d'Emmanuel* (1965), Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- *Manuscrits de Pauline Archange* (1968) in *Manuscrits de Pauline Archange* suivi de *Vivre ! Vivre !* et *Les Apparences*, Montréal, Boréal, 1991.
- *Soifs* (1995), Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- *Dans la Foudre et la Lumière* (2001), Paris, Éditions du Seuil, 2002.
- *Écrire. Des Rencontres Humaines*, Québec, Éditions Trois-Pistoles, 2002.
- *Augustino et le Chœur de la Destruction* (2005), Paris, Éditions du Seuil, 2006.
- *Naissance de Rebecca à l'Ère des Tourments*, Montréal, Boréal, 2008.
- *Mai au bal des prédateurs*, Montréal, Boréal, 2010.
- Cohn, D., *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981.
- Durand, G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.
- Gould, K., « La Nostalgie Postmoderne : Marie-Claire Blais, Dante et la relecture littéraire dans *Soifs* », *Études Littéraires*, 31 n° 2, 1999, pp. 71-81.
- Harel, S., *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, 1989.
- Lüsebrink, H.-J., « La perception de l'autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », *Tangence*, n° 51 (mai), 1996, pp. 51-66.
- Paterson, J., *Figures de l'Autre dans le roman Québécois*, Québec, Éditions Nota Bene, 2004.
- Ricouart, J. ; Dufault, R. (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2008.
- Ricouart, J., « Poète et politique : entretien avec Marie-Claire Blais », in Ricouart, J. et Dufault, R. (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2008, pp. 26-34.
- Roy, N., « La caractérisation de l'espace dans *Soifs* : considérations sur les valeurs mythiques du décor romanesque », in Ricouart, J. et Dufault, R. (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2008, pp. 90-107.